

Mathieu David

# Barcelone brûle

chroniques

L'INFINI

*nrf*

GALLIMARD



*L'Infini*

Collection dirigée  
par Philippe Sollers



MATHIEU DAVID

# Barcelone brûle

chroniques

*nrf*

GALLIMARD

Les traductions des œuvres citées sont de l'auteur  
à l'exception de celle de Burnett Bolloten, page 85,  
qui est d'Étienne Dobenesque.

© *Éditions Gallimard*, 2018.

Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes sont vraies, ou du moins l'auteur les croit telles.

STENDHAL





## *Arrivée*

L'idée m'est venue spontanément au réveil. Mais par où commencer ? Je prends une gorgée de brandy, je réfléchis. J'ai découvert Barcelone en mars 2003 malgré moi. À Paris, je m'étais fait jeter à la rue par une rare journée d'hiver ensoleillée. J'aurais préféré rester dans la cité ou aller en Italie, mais on ne choisit pas toujours la destination dans ce genre de voyage. La destinée ! Je me suis donc retrouvé le soir dans le hall de la gare d'Austerlitz sous l'immense voûte de verre au milieu des voyageurs en transit. J'ai longé mon train sur le quai en tirant ma lourde valise. Il s'est mis à pleuvoir. J'ai allumé une dernière clope devant mon wagon. Observant les rails se perdre dans la nuit, je pensais à la guerre, aux années sombres, à l'exil, aux fuites précipitées. Les vieilles gares ont une profondeur chargée d'histoire que les aéroports n'ont pas encore. Des coups de sifflet

interrompirent mes rêveries. « En voiture ! » Traversant les Pyrénées, j'ai fait un songe mouvementé : une tempête en mer. Mon bateau était dépecé par morceaux sous les coups de lames violentes. Les rêves sur rails sont moins abstraits, ils sont plus vifs, ils prennent part à l'aventure. Je me suis réveillé, le goût du sel à la bouche. J'ai encore quelques notes griffonnées à la hâte à mon arrivée dans un carnet de jeunesse : « 8 h 32. Barcelone est une ville pauvre. Elle me fait penser à Montréal avec sa montagne, une Montréal du Sud. Ce n'est pas Paris, ce n'est pas Venise, c'est tout ce que j'ai à en dire pour l'instant. » La belle gueule de naufragé que je devais tirer.

L'appartement se situait dans les alentours du marché de Sant Antoni. J'ai posé ma valise et je suis sorti prendre l'air sur le Montjuïc. En m'élevant, j'ai croisé mes premiers orangers, une bande de chats, des oliviers, des palmiers. Par-delà les toits peu à peu j'ai aperçu l'étendue bleue. Ça allait mieux au sommet. J'ai embrassé la ville dense jusqu'aux montagnes et la mer scintillante. Il y avait une forteresse et, à flanc de falaise, sous les feuillages, la terrasse d'un bar où je me suis assis pour fumer. Tout en bas, le port en activité : des milliers de conteneurs, de gros cargos, des remorqueurs, des traversiers. 23 ans. J'allais passer un mois en solitaire. Picasso

m'enseignera le chemin des filles lubriques au teint noir. J'irai m'imprégner de l'*Odyssee* devant la Méditerranée et flâner dans la nuit agitée. Dix ans déjà et pourtant, après maints détours, j'habite tout près, de l'autre côté du marché...

Les volets ouverts ce matin, le soleil entrait dans la chambre par la porte-fenêtre du balcon, les rayons jouant sur mon visage. Je me tournais et retournais dans le lit. Un œil, deux... « Dix ans, fainéant ! Bientôt onze, douze, treize ! »

La nuit se lève maintenant, je touche le fond du verre. Les notes éparpillées sur ma table en désordre, je me verse un autre brandy. L'encre bleue sèche sur le papier jauni.



## *Bodegas*

J'ai rendez-vous dans un bar du Raval près de chez moi. On dit ici une *bodega* et selon l'humeur, vous êtes aussi dans une cave à vin, dans la cale d'un bateau ou la soute à bagages d'un avion. Bienvenue dans les profondeurs du voyage. La *bodega* d'Armando est vraiment petite et ne manque pas de charme avec ses fûts de vin *barato*, ses bancs bancals et ses tables de marbre à l'armature en fonte d'anciennes machines à coudre à pédale. Autour de l'une d'elles, je rejoins ma femme, Flora de Buenos Aires, et des amis, Maribel de Séville, Eva de Barcelone, le *caballero* Pepe de Valence, ainsi que Nikolaos, rencontré à Amsterdam, né sous le soleil de Corfou, avec qui je parle la langue de Shakespeare. Notre serveur, Armando, à la courtoisie légendaire, est natif d'Annobón, une minuscule île de 17 kilomètres carrés perdue à 350 kilomètres des côtes africaines, dans le golfe de Guinée. Elle appartient à la

Guinée équatoriale, qui fut la seule colonie espagnole d'Afrique. Loin des regards, l'île dépourvue d'électricité a servi secrètement de décharge nucléaire. Voilà ce qu'on trouve, à traîner dans les bars de Barcelone.

Je bois un *orujo* avec Nikolaos, qui a besoin d'un remontant. C'est une *aguardiente*, une eau-de-vie dite « ardente » car elle réchauffe l'âme même si on la sert glacée. Nikolaos est souvent poussé à l'action par son désir. Il a sonné à ma porte, il y a quelques semaines, début janvier. Il revenait du Canada, une histoire d'amour qui avait mal tourné. Je l'héberge volontiers. Un air voyou mais poli, un brin romantique, d'une noblesse périlleuse, Nikolaos nage dans l'intensité : « Rien qu'une bouteille de brandy Del Toro n'arrangerait pas ! » Détendu après quelques verres, à l'écart, il m'annonce sortir de prison. Aux petites heures du matin, voulant démêler une rixe Plaça de Catalunya, il s'est fait plaquer au sol par deux policiers en civil. Sans papiers d'identité, il est menotté, jeté dans une bagnole et emmené au pénitencier, les sirènes à fond, traversant la ville en trombe, comme s'il en allait de la sûreté de l'État. « Un lieu vraiment sordide, me répète-t-il, reprenant une gorgée. J'ai cru perdre la tête. On me déplaçait de cellule en cellule sans raison. La porte s'ouvrait, un geôlier m'appelait, puis j'étais escorté dans des cou-

loirs décrépis croyant enfin être libéré, mais on m'enfermait dans une autre cellule, de 3 mètres carrés, obscure et sale, aussi misérable que la précédente, avec son trou pour chier. J'ai dormi un moment au sol, de la bouillie à manger. Le Moyen Âge est là! D'autres y étaient depuis longtemps. À la tête du client... » Celle de mon ami, au profil olympien, lui a valu sans difficulté vingt-quatre heures dans la peau d'un prisonnier du château.



*La Bodega d'Armando dans le Raval.*

On sort grisés à l'*aguardiente*. Allons tremper au fond du puits ! En descendant la Rambla del Raval, j'ai envie de conter à Nikolaos et à Flora combien ce quartier populaire a changé depuis mon voyage en 2003. Dix ans, pensé-je. On venait d'y raser une cinquantaine de vieux immeubles, laissant un terrain s'étendre béant jusqu'à la rue d'en Robador. Je ne cache pas à Flora l'après-midi dans la maison de passe sur cette rue au soleil de ma jeunesse. Puis, à mon retour en 2007, on s'affairait à y construire une poubelle quatre étoiles qui allait s'élever sur quinze étages en 2008. Un massif de béton gris imposa le silence à ses côtés l'an passé, que viendra sous peu border une petite place candide. Le buveur ne peut s'empêcher de souligner qu'une mauvaise réputation justifie au moment opportun la destruction d'un habitat en marge et abordable pour faire place à de très discutables projets aux mauvais goûts économiques. On dit « revaloriser » un quartier...

On entre dans un bar misérable de la rue d'en Robador, ouvert jusqu'à l'aube. Il est 4 heures. Je bois accoudé au comptoir avec Flora, Nikolaos prend l'air, les autres se sont égarés, on a peut-être trop bu ? Allez marin, un dernier verre de rhum ! Un parfum poudreux flotte dans l'air moite à saveur



de mégots. Bien qu'elles ne soient plus de saison, les belles-de-nuit racolent encore dans ce recoin de la ville, surtout des Africaines avec çà et là des Roumaines élancées. Flora n'aime pas croiser leur regard laiteux. Jean Genet décrit, dans son *Journal du voleur*, la danse du crime et de la loi qui a cours dans ces lieux de perdition : « Quand les putains ne sont pas aux endroits de labeur c'est que les flics sont proches. "Où y a pas les putains y a les poulets." » Genet a l'honneur d'avoir une place à son nom tout près d'ici. Je doute que l'exploit se soit reproduit ailleurs. Incognito, Jean veille affectueusement sur les nouvelles pousses du quartier. Je respire là les derniers effluves de cette « mauvaise vie » qui fleurissait si bien entre les pavés des rues imprévisibles de l'ancienne Europe. Nikolaos : « Ce trou serait capable de profaner le peu de moralité qu'il nous reste encore. On s'en va ? »

Sur le chemin du retour, le ciel manifeste sa colère, gronde... Pas une goutte mais un vent fou ! Tout fout le camp : tôles, antennes, branches, des palmiers déracinés – et moi, emporté dans l'ivresse de la tempête, je renverse ce qui se dresse sur mon terrible passage : « Je suis plus fort que le vent ! »

La nuit du samedi au dimanche est longue, et le jour venu je reprends mes esprits avec un vermouth

à la Barceloneta. Médicinal, le vermouth ! En espagnol, on appelle le mal-être découlant d'une beuverie (la gueule de bois française) une *resaca*. Le mot *resaca* signifie plus que « ressac », au-delà des vagues qui se brisent sur la plage, il renvoie aussi au limon : les résidus laissés sur le rivage à la suite du retrait des eaux. Et comme par enchantement, les mollusques, bourrés d'iode sous leurs coquilles baroques, sont aussi un remède efficace au pénible état. Je suis en compagnie de Flora, Pepe et Nikolaos à la terrasse du *Jaïca*. La table se couvre de crevettes, d'huîtres, de moules, de palourdes, de langoustines, de couteaux, de sardines, d'anchois marinés et de poulpes frits. Le vin blanc frais déglace le palais. Le repas terminé, un *carajillo* nous remettra en route (le café est corrigé au choix avec du rhum, de l'*orujo* ou du brandy).

L'odeur des fruits de mer sur les doigts, on entre au *Bar Leo*. Les murs placardés de photos jaunies du chanteur andalou Bambino et de l'adolescente Leo ont figé le lieu aux alentours des années 60 et 70. Les portraits de Leo au printemps de sa vie accentuent l'effet du temps sur son visage vieilli, malgré ses beaux yeux bleus de gamine et son inaltérable âme andalouse. Pepe insère quelques pièces dans le juke-box, Leo aligne de nouveaux vermouths en rang sur le comptoir, le flamenco fait danser dans

l'après-midi velouté. Flora : « *Me encanta emborracharme de dia* » (« J'aime me soûler en plein jour »). Le dimanche est nimbé d'une aura de futilité joyeuse, d'abandon, de paresse méritée. Jour béni où le temps se suspend aux plaisirs passagers. Aujourd'hui, léger vent d'hiver, rayons obliques, goélands rieurs dans un ciel limpide. Le quartier est une langue de terre gagnée à la mer. Il ne reste plus beaucoup de *marineros* dans les parages ni de *pescadores*, mais leurs traces sont encore fraîches, on peut naviguer dans leurs sillons.



*Pepe au Bar Leo à la Barceloneta.*

La toute première arène de Barcelone, El Torín, fut construite à la Barceloneta en 1834. C'est là que le jeune Picasso venait assister à cette danse de soleil et de sang, à ce duel entre l'homme et la bête. Il est dans l'ordre d'une société si résolument civilisée de vouloir cacher à la vue l'insoutenable sacrifice à l'épée. 20 000 spectateurs ont tout de même applaudi l'estocade mortelle des trois matadors de l'ultime corrida de Barcelone, qui fut donnée à La Monumental, le dimanche 25 septembre 2011. « Sable » se dit *arena* en espagnol. La mer balaie d'une vague ce souvenir passé.

\*

Puis l'hiver s'en est allé. Nikolaos a pris la poudre d'escampette avec l'arrivée du printemps, laissant derrière lui ces lignes énigmatiques : « J'ai été distrait par une jeune fille apparue dans la forêt d'Edgar. On se voit quelque part ce week-end, mais, au fait, quel jour sommes-nous aujourd'hui ? » Plus revu. Il a disparu, ses affaires emportées. À chacun ses mauvaises manières.

En semaine, Flora travaillait dans un bureau d'urbanisme. Pepe accordait ou pas un prêt au par-